

McNEILL, John Robert, *Atlantic Empires of France and Spain. Louisbourg and Havana 1700-1763*. Chapel Hill, N. C., University of North Carolina Press, 1985. xvii-329 p. 32,00 \$ US.

André Prévos

Volume 40, numéro 4, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304494ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304494ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Prévos, A. (1987). Compte rendu de [McNEILL, John Robert, *Atlantic Empires of France and Spain. Louisbourg and Havana 1700-1763*. Chapel Hill, N. C., University of North Carolina Press, 1985. xvii-329 p. 32,00 \$ US.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40(4), 586–588.
<https://doi.org/10.7202/304494ar>

McNEILL, John Robert, *Atlantic Empires of France and Spain. Louisbourg and Havana 1700-1763*. Chapel Hill, N. C., University of North Carolina Press, 1985. xvii-329 p. 32,00\$ US

Tout d'abord, comme l'indique clairement l'auteur, cet ouvrage est très fortement marqué par trois convictions de ce dernier. La première concerne les mérites de l'histoire comparée; d'où le choix de Louisbourg et de La Havane, car les rôles qui leur furent assignés dans chacun de leurs systèmes impériaux étaient quasi identiques — comme l'étaient les problèmes de politique économique et de défense. La seconde met en jeu la conception que l'auteur a de l'histoire des empires coloniaux: à savoir que cette dernière est le produit de la logique et des décisions métropolitaines infligées à des individus et forcées sur des environnements mal connus des métropolitains. La troisième a ses origines dans les vues que l'auteur a de l'histoire de la période pré-industrielle en général — qui peut se résumer au fait que, jusqu'à une période récente, l'environnement naturel imposait aux hommes une tyrannie inégalée par les systèmes répressifs les plus durs.

Au 18^e siècle, le rôle des colonies était d'aider à l'augmentation des richesses et de la puissance du royaume. Le commerce entre colonies et royaume participait à cette augmentation mais ne pouvait le faire effectivement que si aucun concurrent ne venait déranger les bases et les routes de ce commerce. D'où la nécessité — admise par la France et l'Espagne — de maintenir une marine dans les eaux américaines afin d'éliminer les concurrents étrangers. Les situations respectives de Louisbourg et de La Havane (aménagements portuaires), leurs caractéristiques écologiques (durée et particularités des saisons) et démographiques (soldats, civils, esclaves, marchands, etc.) vinrent imposer des limites aux productions et à leur importance. Mais les problèmes les plus importants étaient associés aux faiblesses respectives des marines française et espagnole qui ne purent — durant la période qui nous intéresse ici — qu'assurer une présence suffisante pour inquiéter les Anglais mais bien insuffisante pour les vaincre.

Les ports américains devaient servir à la fois de centres commerciaux et assurer leur protection et leur défense. Dans le cas de Louisbourg, cela était fort malaisé: peu d'hommes, pas de surplus de vivres, peu de construction navale et une situation difficilement exploitable malgré les illusions de Maurepas. La Havane, du fait de son arrière-pays, pouvait fournir hommes, bateaux et nourriture, et jouissait d'une situation avantageuse pour lancer des actions contre les Anglais en Amérique ou dans les Caraïbes. Les évolutions respectives de Louisbourg et de La Havane illustrent aussi les différences entre les espoirs et les projets des Français et des Espagnols. Les Français n'assignèrent à Louisbourg qu'un rôle modeste dans leur organisation du système économique atlantique, principalement le maintien du commerce de la morue après les échecs d'autres efforts (minéraux, cultures vivrières). Les Espagnols, eux, voulaient faire de La Havane un centre de production (tabac et sucre) et de distribution pour la majorité de leur empire américain (Amérique du Sud exceptée).

La réalité ne fut point toutefois ce qui avait été prévu. A Louisbourg le commerce de la morue continua bien après la perte de Terre-Neuve mais il déclina aussi; de plus l'extraction de charbon fut arrêtée (pas rentable) et les succès des constructions maritimes ne furent que modestes tout au plus; quant aux cultures vivrières elles ne furent, elles aussi, qu'insignifiantes. Les résultats moyens obtenus à Louisbourg le furent aussi à cause de l'influence de la Nouvelle-Angleterre que la France ne put maintenir à distance. Les problèmes de Cuba étaient plus importants et plus compliqués. Le tabac fournissait de substantiels revenus, le trafic d'esclaves et le sucre offraient aussi des chances d'enrichissement illégal — malgré les lois strictes. Seul l'élevage — méprisé par Madrid — se développa régulièrement et conduisit alors à un marché clandestin des peaux. Pour les Espagnols, le commerce illégal demeura une constante épine dans le flanc d'un système qui rapporta toutefois à la couronne espagnole des revenus non négligeables. Le Traité d'Utrecht marqua le début d'une nouvelle ère. Pour Louisbourg l'expansion se fit vers les Caraïbes et la Nouvelle-Angleterre à partir de 1750 — à cause de l'impossibilité pour Québec de fournir suffisamment de cultures vivrières. Pour La Havane, le Mexique aida Cuba à acquérir la nourriture qui lui manquait, permettant alors un commerce quasi exclusif avec l'Espagne (moins la contrebande). La France et l'Espagne envisageaient ces deux ports comme éventuellement capables de se

suffire à eux-mêmes et d'assurer leur rôle d'entrepôt et d'exportateur; la proximité de la Nouvelle-Angleterre et de la Jamaïque empêchèrent la complète réalisation de ces espoirs.

Pour McNeill, les échecs français et espagnols sont dus en partie au fait que la France et l'Espagne avaient réussi dans leurs efforts coloniaux durant les siècles précédents et ne voulaient point altérer la formule qui leur avait si bien réussi — en dépit du fait qu'au 18^e siècle les changements les rendaient obsolètes, les voies maritimes remplaçant les forts d'antan. Les histoires de Louisbourg et de La Havane représentent l'interaction d'une politique coloniale traditionnelle conservatrice avec des conditions naturelles mal connues et imprévues. Ces dernières, une fois associées aux limitations navales et monétaires, définissent les limites à l'intérieur desquelles la politique coloniale pouvait déterminer l'histoire et le développement des colonies.

L'ouvrage est amplement documenté (notes et bibliographie couvrant un tiers des pages environ) à la fois du côté français et du côté espagnol (un bref glossaire définit les termes techniques français et espagnols utilisés dans le texte) et clairement organisé (les cas de chaque port sont traités parallèlement dans chaque chapitre). Je suis persuadé, comme l'indiquent les remarques au début de cette note, que, pour que le lecteur apprécie pleinement les efforts de l'auteur ainsi que son raisonnement et ses conclusions, il est nécessaire que le premier accepte les convictions personnelles du dernier. Une fois réalisé cet accord, la lecture du livre de McNeill pourra devenir intéressante et enrichissante à la fois du fait de la juxtaposition de deux cas historiques suffisamment différents pour ne point avoir été déjà associés et suffisamment similaires pour pouvoir l'être avec intérêt.

*The Pennsylvania State University
The Worthington Scranton Campus*

ANDRÉ PRÉVOS